

dans une sorte de désordre aidé

Pour la septième année consécutive, la Région Normandie ouvre les salles d'exposition de l'Abbaye-aux-Dames, à Caen, à de jeunes créateurs tout récemment diplômés de l'école supérieure d'arts & médias Caen/Cherbourg. L'exposition *dans une sorte de désordre aidé*, dont le commissariat a été confié au critique d'art et commissaire indépendant Jean-Christophe Arcos, regroupe ainsi les œuvres des 10 artistes qui ont obtenu en juin 2017 le DNSEP (Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique – grade Master) avec les félicitations du jury : Tancrède Agostini, Pierre Casas, Élisabeth Colette Chéradame, Eunbi Cho, Léo Fourdrinier, Anastasia Gladkova, Justine Haelters, Jung Huh, Kyungmin Lee et Leticia Martínez Pérez.

« L'exposition se présente comme un panorama. Elle propose un point de vue sur une scène artistique réunie, peut-être une dernière fois, dans la maison où elle a grandi. En un sens, il s'agit d'un moment où, après les initiations, l'émancipation se célèbre et où la maturité se révèle. Les dix artistes présentés manifestent ici l'acuité de leurs perceptions et de leurs formes : par la sculpture, le film, la peinture, la performance, chacun-e témoigne avec générosité et finesse d'une inscription au monde attentivement construite. Pour apprécier dans son ensemble ce paysage pluriel de démarches et de pratiques, il faut prendre un peu de hauteur, s'élever pour considérer celles et ceux qui ont été élevés, et qui maintenant s'apprentent à tutoyer les sommets.

Cela demande un peu d'effort : gravir un semblant de montagne, pénétrer des enceintes, courber son imagination jusqu'à découvrir, derrière ce qui se présente au regard, le scénario qui trame chacune des œuvres. Les visiteurs ne sont soumis qu'à une chose : leur propre choix d'aller plus loin. En un sens, l'exposition les renvoie à leur responsabilité de poursuivre, avec ces artistes de bonne compagnie, leur ascension du bel aujourd'hui, dans cet écrin des beautés passées qu'est l'Abbaye-aux-Dames. Dans ce contexte patrimonial où l'histoire se peuple de héros et d'héroïnes, de mythes et d'énigmes, les artistes ont cherché à créer, à l'adresse des visiteurs, une chaîne de fictions. Jouant sur le hors champ (Justine Haelters) ou sur des recadrages générant des ruptures narratives (Tancrède Agostini), propageant des objets comme on colporterait une rumeur (Eunbi Cho et Jung Huh), déposant aux côtés de la reine Mathilde des restes anonymes (Léo Fourdrinier), ouvrant une faille spatio-temporelle dans les deux espaces d'exposition (Pierre Casas), mettant en scène une Passion de carnaval (Leticia Martínez Pérez), soulignant les accords et désaccords entre individus numériques (Élisabeth Colette Chéradame), translatant la mémoire intime du passé (Kyungmin Lee) ou plongeant dans l'indicible de la confession (Anastasia Gladkova), les artistes s'aventurent sur de troublants chemins de crête. Dans ces voies escarpées, le commissaire se borne à prendre en charge la logistique de l'expédition. Les artistes comme les visiteurs ont ainsi une entière liberté dans les décisions qui orientent leurs approches. Il ne s'agit plus de guider ni de faire école : à l'image des principes qui permirent la fondation du Black Mountain College¹ par John Andrew Rice, chaque participant-e contribue à parfaire l'exposition, « dans une sorte de désordre aidé »². »

Jean-Christophe Arcos, commissaire de l'exposition

1 Créé en 1933 au cœur du massif des Appalaches dans le contexte de la grande dépression, le Black Mountain College a été le théâtre d'une expérience sans précédent sur le plan artistique, éducatif et politique. Plate-forme pour les pratiques artistiques d'avant-garde, il a considérablement marqué l'histoire de l'art du 20^e siècle et accueilli les enseignements d'anciens du Bauhaus comme Josef et Anni Albers, Marcel Breuer ou Walter Gropius, ainsi que des artistes de toutes disciplines et des théoriciens américains majeurs, tels John Cage, Merce Cunningham, Robert Rauschenberg, Buckminster Fuller, Clement Greenberg, Cy Twombly, avant de fermer définitivement en 1957.

2 Tiré d'Eric Giraud, « Des faits du BMC : lieux, contextes et administration du Black Mountain College », in Jean-Pierre Cometti (dir.), *Black Mountain College : art, démocratie, utopie*, Presses universitaires de Rennes & Centre international de la poésie de Marseille, 2014

1 — Kyungmin Lee,
All at the same time,
film d'animation, 7'14", 2018

2 — Pierre Casas, *Maquette pour vernissage: Boîte 1*, bois, vernis, dimensions variables, 2018

3 — 4 — 5 — Leticia Martínez Pérez :
— *Hazme reina*, grès, tulle, vernis à ongles, 190x66x91 cm, 2018
— *Llévame lejos*, bois, tissu, 110x120x14 cm, 2018
— *Queen L*, vidéos, en boucle, 2018

6 — Pierre Casas :
— *Ensemble d'escaliers*, bois, dimensions variables, 2018
— *Banana for scale*, bois, banane, dimensions variables, 2018
— *Descendant les escaliers*, bois, dimensions variables, 2018
— *Escalier portatif*, bois, valise, dimensions variables, 2018

7 — Léo Fourdrinier : *À la justice sans bornes (ut Eurydice)*, bois, terre, paille, fer, verre, pierre, plastique, béton, coquillage, dimensions variables, 2018

8 — Justine Haelters, *V*, installation vidéo sur deux moniteurs, en boucle, 2018

9 — Anastasia Gladkova,
Le Cloître, céramique, cheveux artificiels, monotype, dimensions variables, 2018

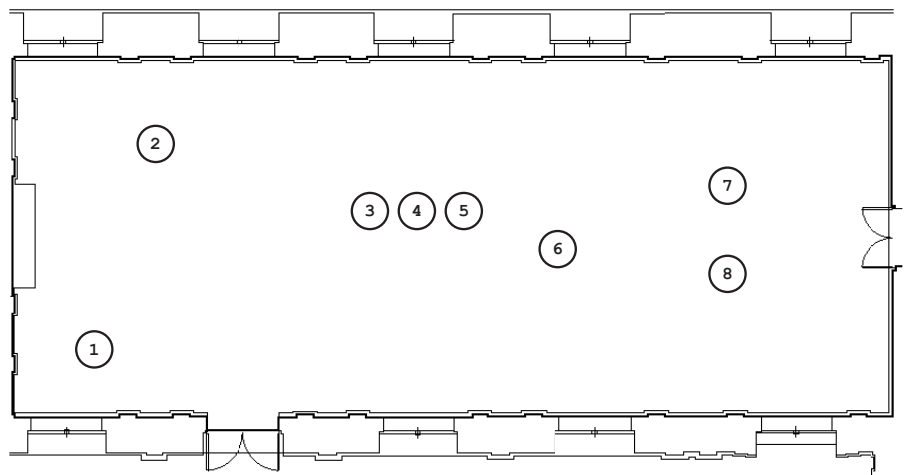
10 — Pierre Casas, *Maquette pour vernissage: Tiers d'estrade*, bois, dimensions variables, 2018

11 — Tancredi Agostini :
— *Do over part 1*, huile sur toile, 81x116 cm, 2018
— *Do over part 2*, huile sur toile, 81x116 cm, 2018
— *Shelter*, huile sur toile, 81x116 cm, 2018

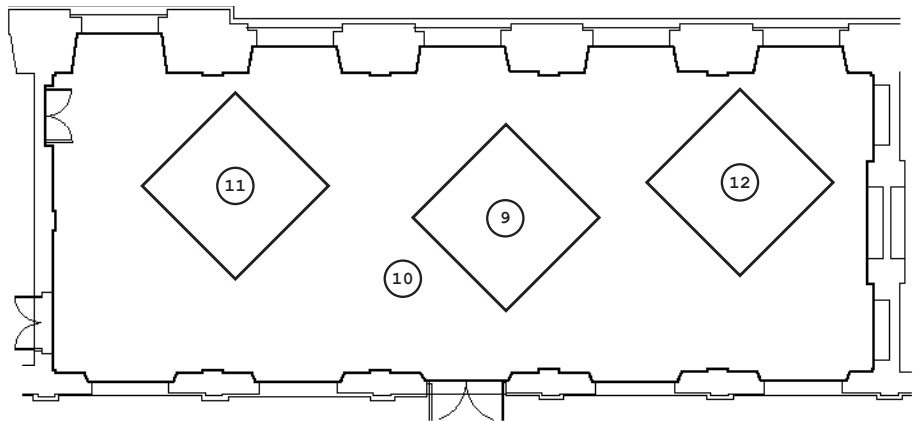
12 — Élisabeth Colette Chéradame,
Tour de télétransmission, Zizkov, vidéo sur deux écrans, 10'45", 2018

Hors plan
Eunbi Cho et Jung Huh,
Plumeau, macaroni et barbe, 2018

Salle des Abbesses



Salle Robert Le Magnifique



Tancrède Agostini recadre des images extraites de séries télévisées pour en proposer des lectures inédites. Les scènes, éloignées voire écartées de leur contexte populaire, intègrent une histoire de l'art dans laquelle elles rejouent et incarnent les archétypes qui ont érigé la peinture en art noble. Une première fiction en génère une seconde : par cette mise en abyme, l'artiste entend décomposer un processus de cloisonnement esthétique et social.

Drapés, élans, lignes de fuite vers des paysages irréels constituent les éléments principaux d'un classicisme travesti, où les réminiscences de Palladio, Balthus ou Monory n'échappent pas la violence de cette acculturation.

Pierre Casas s'attaque à la figure de l'artiste et aux mythes qui l'entourent, pour en souligner la fragilité autant que la puissance. Il utilise les indices comme autant de cailloux semés sur son chemin, ce dernier se situant sur une crête entre emprunts à l'histoire de l'art et affirmation subjective d'un artiste d'aujourd'hui.

Élaborant des pièges à représentations, il semble montrer la lune pour qu'on regarde le doigt. Dans ce geste de démiurge, l'objet n'apparaît que pour révéler son incomplétude : la nature autofictionnelle se nourrit de nomadisme, le ready-made devient tautologie, la maquette renvoie, mais imparfaitement, à l'espace qu'elle sort de son contexte.

Élisa Colette Chéradame observe avec acuité, et une caméra, les replis de l'existence contemporaine. Solitude et narcissisme, empathie et réseaux sociaux, urbanité et mondes virtuels composent la toile de fond dans laquelle évoluent ses protagonistes. Elle s'attache ainsi à montrer les histoires, singulières et archétypales, de personnages en quête d'auteur.

Dans une ville générique, une jeune femme d'aujourd'hui se soumet à un questionnaire pour vérifier si l'âme soeur est bien la bonne ; face à elle, un réalisateur confie le mode opératoire et les enjeux métaphysiques et éthiques de l'immersion dans les films en réalité virtuelle. Au fil de ce dialogue impossible, espoirs et désillusions se croisent sans jamais se rencontrer.

Jung Huh met les codes sociaux et les formes qu'ils produisent à l'épreuve du corps. Cherchant quelles peuvent être les fonctions alternatives du design public qui jalonne nos parcours quotidiens, il s'est déjà retrouvé en train de chausser une bouche d'égout ou de caracolier sur une borne incendie, loin de leur usage attendu.

Eunbi Cho récolte un échantillonnage de situations dans lesquelles peuvent parfois se glisser de minimes anomalies. Ces petits dysfonctionnements dans le réel, si nombreux pourtant qu'ils en sont une part constitutive, génèrent des histoires tout aussi petites, que seul un silence attentif permet de révéler.

Conjuguant sculpture sociale et modification infime de l'ordre convenu des choses, Jung Huh et Eunbi Cho déjouent les attentes en ne montrant dans l'espace d'exposition que le vide qu'y laissent les œuvres emportées par les visiteurs lors du vernissage.

Léo Fourdrinier pratique la sculpture à la façon d'un metteur en scène, en scrutant les équilibres de plateau. Il y accouple des figures issues de registres distincts et les pousse au bord de la rupture. Hybridant les objets sans se soucier de respecter leur taxonomie, ses œuvres suscitent chocs et attachements, tensions et passions.

Il transpose ici, à proximité du tombeau de la Reine Mathilde, une réinterprétation des sarcophages mérovingiens de deux femmes anonymes récemment excavés à Poitiers, ainsi qu'une paire de tongs greffée sur des pierres du Château de Caen. Temporalités, spatialités et statuts semblent alors sortir de leur inertie pour réagir entre eux et faire réagir qui s'y trouve confronté.

Anastasia Gladkova poursuit, au travers de ses céramiques anthropomorphes, de ses mobiliers ornementaux ou de ses tatouages, une ligne sinueuse et mouvante reliant l'objet au corps. Une sensualité baroque y côtoie sans complexe un design archaïque, dans une démarche consacrée à la recherche de la forme la plus organique, susceptible de retranscrire au plus près l'usage du corps.

Omniprésents à l'Abbaye-aux-Dames, les corps féminins qui y ont habité trouvent ici un espace qui leur est propre, réservé à une intimité agrégeant de façon allusive le peep show, la cellule monacale, le boudoir et le confessionnal.

Justine Haelters, par son geste de captation et de traduction, imbrique les attributs du théâtre et du cinéma. L'artiste conçoit ses vidéos comme des scènes en acte, qui, jouées par séquences, reconstruisent la scène filmée.

Mobilisant les esthétiques du documentaire, de la peinture et du cinéma, elle éclate la narration pour interroger la construction filmique. Dans un espace situé entre vérité et fiction, son travail décompose ici un mouvement anodin, celui d'un saut, dont l'essence se devine sans être dévoilée.

Kyungmin Lee manipule l'image en mouvement pour souligner la stratification de temporalités différentes dans un même espace, qu'il s'agisse de celui de l'écran ou des paysages qui s'y inscrivent. L'architecture devient ainsi l'écrin d'histoires intimes ou partagées, selon une échelle subjective.

Reprenant dans un autre contexte une partie d'une installation réalisée en 2017, le film présenté ici se situe entre dessin animé et vidéo expérimentale. Tour à tour abstrait ou déployant des scènes urbaines, il articule la scansion de tic-tac d'une horloge impersonnelle et les souvenirs d'un pays lointain.

Leticia Martínez Pérez recrée au travers de ses objets et de ses images un carnaval dérangent, aussi sensuel qu'innocent. Ses sculptures, directement inspirées de l'univers du folklore, voire du *camp*, véhiculent une critique de la modernité dont l'artiste s'amuse en créant une complicité entre les visiteurs et ces morphologies multiples.

Ainsi ce totem évoque-t-il autant le sceptre d'un fou agitant ses grelots qu'une monture donquichottesque, que la Reine Mathilde aurait pu chevaucher. À ses côtés, l'artiste anime son propre portrait dans un écho lointain, et humoristique, à la vie supposée de l'Abbaye.

Biographie de Jean-Christophe Arcos

Jean-Christophe Arcos est membre de CEA/Association des commissaires d'exposition en France & de l'AICA/Association internationale des critiques d'art.

Chargé du programme curatorial de la Ville de Paris (11^e) jusqu'en 2014, il a parallèlement lancé le Cinéma de la Nouvelle Lune (Cité Internationale des Arts) et été commissaire invité de la Biennale de Belleville, de DoDisturb au Palais de Tokyo et de Jeune Création. Il contribue régulièrement à des revues (Point Contemporain, Manuel, Dorade...) et des catalogues d'exposition qu'il a ou non curatées (Anna Raczynska à Lille/Wroclaw, Simon Pfeffel à Berlin, Laurent Lacotte à Paris, Claire Dantzer à Marseille...), et a pris part aux programmes de recherche et de résidence de Documents d'artistes et du FRAC Nord Pas de Calais pour Public Pool (CEA/Commissaires d'exposition associés) ou de l'Institut Français Berlin.

Il organise depuis 2017 les séances de projection du Cinéma du Solstice à Fermanville, avec le soutien de la DRAC Normandie et en partenariat avec Le Point du Jour.

Sa recherche porte sur la jonction entre histoire de l'art et histoire des idées, qu'elles soient philosophiques ou historiques, et des croyances qu'elles génèrent. Explorant les contextes et leurs contraintes, en particulier les tensions entre le cadre de l'exposition et les objets/sujets qui s'y déploient ou s'y assujettissent, il se penche actuellement sur la relation entre artiste et commissaire, notamment au travers des enjeux de pouvoir.

Né à Marseille en 1977, il vit et travaille à Paris.

Remerciements: Théâtre de Caen et le Cargö

dans une sorte de désordre aidé
Félicités 2017 de l'ésam Caen/Cherbourg
Exposition du 15 mars au 22 avril 2018
Abbaye-aux-Dames, Caen
Entrée libre tous les jours de 14h à 18h

